

ENFANTER UNE ÉTOILE
QUI DANSE

Elsa Godart

ENFANTER UNE ÉTOILE
QUI DANSE

Phénoménologie du chaos quotidien

ARMAND COLIN

© Armand Colin, 2025
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur
11, rue Paul-Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-200-64070-5

Pour Théana et Lahire
Au nom de l'amour indicible.

Pour cet autre enfant
Qui ne sera pas.

« Il faut encore avoir du chaos en soi
pour enfanter une étoile qui danse. »
Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1885.

« *Das Bekannte überhaupt ist darum
weil es bekannt ist, nicht erkannt.* »

« Ce qui est [bien connu]familier,
en général pour la raison qu'il est "bien connu"
n'est pas pour autant connu. »

Hegel cité par Henri Lefebvre,
Critique de la vie quotidienne, 1947-1981.

« Les femmes symbolisent la vie quotidienne entière.
Elles résument sa situation, ses conflits et ses possibilités.
Elles en présentent la critique en acte. »
Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, 1947-1981.

« Nous avons besoin de comprendre le pouvoir et
l'impuissance incarnée par la maternité dans la culture patriarcale. »
Adrienne Rich, *Of Woman Born : Motherhood
as Experience and Institution*, 1976.

« Qu'est-ce que c'est cette histoire de Fantine ?
C'est la société achetant une esclave. À qui ?
À la misère. À la faim, au froid, à l'isolement, à l'abandon, au dénuement.
Marché douloureux. Une âme pour un morceau de pain.
La misère offre, la société accepte. »
Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862.

INTRODUCTION

« Je voudrais aussi parler de l'eau, de la propreté des maisons.
Une maison sale c'est terrible,
Ce n'est là que pour la femme sale, l'homme sale, les enfants sales.
On ne peut pas l'habiter si on n'est pas de la famille sale.
Une maison sale, ça signifie autre chose pour moi,
un état dangereux de la femme, un état d'aveuglement, elle a oublié
qu'on pouvait voir ce qu'elle a fait ou ce qu'elle ne fait pas,
elle est sale sans le savoir. »

Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, 1987.

Pourquoi est-ce tout le temps si difficile ? Chaque jour, chaque minute, alors que l'on accueille son premier, son deuxième ou son troisième enfant ; que la joie de la vie dans nos bras nous emporte ; que, ivres de bonheur, nous l'embrassons, le caressons, le touchons ; que le corps abîmé, encore souffrant, qui lui est tout entier dédié, se courbe et se plie, se recourbe et se replie ? Pourquoi est-ce tout le temps si difficile ? Pourquoi les larmes souillent peu à peu chaque sourire ? Pourquoi la fatigue se mue trop vite en raptus ? Qu'elle fait de nous des êtres à demi-fous, portés par la rage et le désespoir, mais aussi dotés d'une force qui frôle l'indicible ? Pourquoi tout, à chaque moment de la vie la plus simple, la plus banale, la plus évidente, se transforme en épreuve, en combat, en guerre, nous laissant un soir sur deux KO clouées à terre ? Quand

une mère s'effondre, c'est *forcément* un *post-partum* ; d'autres vont jusqu'à parler d'un *regret maternel* ; quand elle s'écroule, c'est *forcément* qu'elle n'est pas capable... Ah, le *post-partum* ! Il a bon dos ! C'est un problème d'hormones, donc c'est l'affaire du corps médical et de l'individu. Rien à voir avec le champ social. Rien à voir avec la politique d'un monde toujours guidé par la puissance patriarcale. On endort le corps des mères à coups d'injections hormonales de la procréation à la ménopause ; on endort l'esprit des femmes à coups de somnifères et d'antidépresseurs.

Puis, la mère – et plus largement la femme –, elle l'a choisie sa situation : c'est bien elle qui les a voulu, ses enfants, dans un contexte de pilules et d'IVG légitimes ? Et que dire des femmes qui procréent toutes seules ? Des sorcières ? Elles l'ont bien cherché leur célibat, non ? La libération des femmes tant sexuelle que professionnelle, en marche depuis quatre-vingts ans, n'a-t-elle pas rendu les femmes libres et responsables de leurs choix ? Il ne manquerait plus qu'elles se plaignent en plus ! Quant au « regret maternel », quel étrange terme. Il est douteux qu'une mère n'ait jamais éprouvé le regret profond d'avoir donné la vie à son enfant, en revanche que son quotidien soit un enfer au point de rejeter viscéralement la maternité, c'est fort probable. Le regret maternel n'est alors que la traduction de l'impossible maternité dans notre société occidentale et des paradoxes qu'elle révèle. Il n'est pas étonnant que « faire » un enfant devienne un enjeu compliqué ; qu'on assiste à une chute de la natalité¹, que les jeunes ne sont plus guère motivés à l'idée de procréer². On va jusqu'à parler d'un « *baby crash*³ ». Lucile Quillet, journaliste et membre de l'Observatoire de l'émancipation économique de la Fondation des femmes, dénonce le « coût d'être mère » : « L'arrivée

d'un enfant dans le couple va faire exploser le travail domestique. La femme va ajouter 5 heures de travail domestique là où un homme n'en ajoute qu'une à ce qu'il faisait déjà⁴. » Le lien est évident. La procréation est en berne.

Pourquoi la maternité, ce si grand impensé de nos sociétés, cet objet social par excellence totalement délaissé par la philosophie, a-t-elle si peu évolué depuis des siècles ? Dans un monde où les femmes ont acquis des droits que leurs grands-mères n'avaient pas (le droit de vote, le droit au travail, à la sexualité, à la contraception et à la procréation, à avoir un compte en banque, à l'autonomie, à une pseudo-égalité parentale et professionnelle...), comment se fait-il que la place des mères dans le champ social soit restée quasiment la même ? Le droit des femmes a évolué, celui des mères n'a pas bougé. Enfin, pas tout à fait, puisque aujourd'hui, une mère qui est aussi une femme (certes, on l'oublie souvent !) cumule les contraintes de la liberté des femmes et celles de la maternité⁵. Pourquoi, alors qu'on ne cesse de parler de toutes sortes de féminismes – et c'est vraiment une bonne chose – on oublie l'importance du *féminisme maternel* ? Comment se fait-il qu'être femme et être mère soit une mission à ce point impossible ? Qu'il soit matériellement impossible de réaliser sa carrière et de bien vivre sa maternité en même temps ? Comment se fait-il que le plus grand enfumage des femmes de toute l'histoire – qui consiste à dire que d'une part on a voulu notre liberté donc on l'assume, et que d'autre part on a voulu des enfants donc on l'assume, tout en rendant ces deux positions absolument intenables, irréalisables par une quantité de mécanismes de blocages, de culpabilisations, d'aliénations sociales et patriarcales – ne soit hurlé par personne ? Pourquoi, nous toutes, consentantes, prises en étau dans un choix

contraint morbide, entre notre désir d'être et d'accomplissement d'un côté et notre désir maternel de l'autre – entre vivre et aimer – ne réagissons-nous pas davantage ? Pourquoi est-ce tout le temps si difficile ?

Pour tenter d'aborder cette question, plusieurs chemins étaient envisageables : celui de la sociologie qui permet d'aborder la place des mères dans la société grâce à des enquêtes sur les difficultés de logement, l'impossible accès au travail, le casse-tête des modes de garde ; celui de l'histoire qui permet de retracer une généalogie de la maternité de la Préhistoire à nos jours en passant par le Moyen Âge ; celui du droit et de la justice qui s'intéressent aux pensions alimentaires non payées, aux droits des mères non connus ou non respectés, au cumul des inégalités sociales ; celui de la psychologie qui s'attarde sur le mal-être maternel ou des enfants... De nombreux auteurs (notamment des autrices) se sont penchés sur ces questions qui hélas ne sont pas nouvelles, comme le courant des *motherhood studies*^{*}, par exemple. Nous avons décidé d'aborder le problème sous un autre angle : celui qui parle du quotidien des mères d'un point de vue philosophique.

Le quotidien est à la fois inévitable et invisible. Nul ne peut y échapper. Il concerne tout le monde. De fait, ce livre n'est pas une attaque contre les pères. Ni contre les hommes. Il ne fait aucun doute que les pères connaissent également des problèmes concernant la paternité, et que de nombreux pères se reconnaîtront dans certaines difficultés et combats maternels, notamment en ce qui concerne la monoparentalité. Mais la paternité n'est pas l'objet de ce livre. En revanche, nous proposons une critique de la société et de tout

* Les *motherhood studies* désignent les travaux de recherche menés sur la maternité dans les années 1980 par des féministes américaines.

un système patriarcal qui persiste à exercer ses forces de domination et de soumission sur les mères. Il tend à démontrer que la maternité est un enjeu social et politique majeur. Il convient donc de dépasser nos expériences personnelles, nos propres vécus pour aborder la maternité comme « objet social ». Ainsi, ce livre concerne tous ceux qui préfèrent vivre dans une société faite de *sujets* libres, égaux, différents, faits de désirs et doués de parole plutôt que composée d'*individus* isolés, hiérarchisés, contraints, soumis ou dominants, uniformisés, mutiques. Les enjeux de la maternité relèvent d'un combat qui ne devrait pas être genré, mais qui devrait mobiliser la société dans sa globalité. C'est une question qui nous concerne tous. Or, il est apparu que maîtriser le quotidien d'une personne c'est maîtriser sa vie. Aussi, allons-nous tenter de décrire cette forme insidieuse d'aliénation contemporaine qui se distille dans le quotidien, particulièrement celui des mères, sous la forme d'un *chaos*...

PREMIÈRE ENTRAVERE : LE QUOTIDIEN COMME CHAOS

« Chaos est le fond de l'être, c'est même le sans-fond de l'être, c'est l'abîme qui est derrière tout existant, et précisément cette détermination qu'est la création de formes fait que le chaos se présente toujours comme cosmos, c'est-à-dire comme monde organisé, au sens le plus large du terme, comme ordre ; seulement nous découvrons constamment que l'organisation et l'ordre ultime de ce cosmos nous échappent⁶. » Cornelius Castoriadis explique comment le chaos est ouverture sur la vérité, une vérité sans fond, mais aussi comment il contient en lui-même un principe à la fois d'ordre et de désordre – et un principe organisationnel de toute chose qui *nous échappe*.

Mais qu'est-ce encore que le *chaos* ? *χάος* trouve son fondement dans la mythologie grecque, depuis Hésiode⁷ qui en fait le principe premier de toute chose. Il désigne par là le vide béant de l'Univers dans son état originel, le gouffre primordial à partir duquel toute existence devient possible. Plus précisément, « *khao*s » vient du verbe *khaino* (*χαίνω*) qui signifie « s'ouvrir largement » ou encore « s'écarter ». De ce point de vue-là, le *chaos* c'est l'immense ouverture, l'abîme ou encore le vide dans le sens d'origine. Il n'est pas nécessairement le *désordre*, mais plutôt un vide indéfini, sans forme, duquel création et ordre vont émerger. En d'autres termes, le *chaos* c'est le *trou* comme lieu de l'origine d'où émane l'existence faite d'ordre et de désordre. En ce sens, le *chaos* c'est aussi le *trou* de la mère d'où émane la vie, la vie créatrice. Ainsi, parler du chaos quotidien renvoie aussi bien à l'idée d'une vie chaotique, désordonnée, là où le quotidien est l'*ordination* (et donc la mise en ordre qui ordonne) de chaque jour ; tout autant que producteur de création ; que de parler du vagin – le trou – comme lieu de création et de vie. De fait, évoquer le chaos c'est donc aussi évoquer la femme-mère. Or, en quoi le quotidien des mères est-il un chaos ?

« Jadis, c'est-à-dire il y a quelques dizaines d'années, le mot "quotidien" désignait l'indispensable, chaque jour, pour vivre ou survivre : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien." Depuis, le sens et la portée du mot ont changé. Plus ample et plus vague, le mot "quotidien" désigne l'ensemble des actes journaliers et surtout le fait qu'ils s'enchaînent, qu'ils forment un ensemble. On admet implicitement que le quotidien ne se réduit pas à une somme d'actions isolées : manger, boire, se vêtir, dormir, etc., toutes activités consommatrices. À moins de définir la société par la seule consommation (ce qui arrive de plus en plus

rarement), on se rend compte que la considération de ces actions isolées n'épuise pas le quotidien mais il faut aussi envisager leur contexte : les rapports sociaux dans lesquels elles prennent place⁸. » Henri Lefebvre écrit ces lignes en 1981 poursuivant le troisième volet de son imposante *Critique de la vie quotidienne*, commencée en 1946⁹. Il dénonce l'absence d'une pensée philosophique sur le quotidien et s'attelle donc à la tâche¹⁰. Rapidement, il montre l'intrication entre le quotidien et les structures profondes d'une société : « Le quotidien comme le langage, contient, impliquées mais voilées dans et par les fonctions, des formes évidentes et des structures profondes¹¹. » Embrassant la pensée d'Henri Lefebvre de l'analyse critique du quotidien, nous souhaitons la confronter à ce qui se joue dans le contemporain. Il s'agira d'interroger les nouvelles formes d'aliénation et de structuration sociale qu'il engendre silencieusement, discrètement, insidieusement. De plus, le quotidien par l'effet de la répétition – des cycles naturels comme le jour, la nuit, les heures et des gestes répétitifs – se meut rapidement en habitudes. L'habitude crée un fonctionnement réactif qui peut produire un agir quasi mécanique. Le quotidien vide en cela le sujet de sa capacité subjective, crée un impensé et donc le soustrait à sa liberté. Le quotidien que nous explorons est celui des mères, avec une attention particulière aux mères célibataires, aux « mères solos » qui sont certainement plus emblématiques et représentatives des enjeux que nous souhaitons dénoncer dans la mesure où elles « cumulent » les contraintes, dans une sorte d'intersectionnalité*.

* L'intersectionnalité est un terme apparu en 2005 dans le cadre des sciences sociales pour désigner la prise en compte des mécanismes de domination divers liés au sexe, au genre, à la caste, à l'ethnie, à la communauté, aux générations, etc.

Quelles sont donc ces formes d'aliénation contemporaines produites par le quotidien hyper- et cybermoderne ? En quoi l'hyper- et la cybermodernité, caractérisées par de nouveaux modes de régulation sociale tels que le rapport au temps et à l'espace, l'hyper-consumérisme, les logiques d'efficacité et de rentabilité, les usages du virtuel, les sentiments d'isolement et de solitude consécutif à un monde hyperindividualiste et hyperconnecté produisent-elles un quotidien d'autant plus aliénant pour les mères ?

Nous poursuivrons ici le travail commencé en 2021 avec *La Culpabilisation sociale*¹², où nous dénonçons un système de discours culpabilisateurs – reposant sur des injonctions paradoxales ou sur des choix contraints mis en place dans le champ social engendrant culpabilité, honte et responsabilité inévitables – dont la conséquence était le repli du sujet et le retrait de l'individu dans la sphère sociale et politique. Il était donc question de révéler, sous couvert d'un système libertaire (offrant la possibilité du choix), un fonctionnement liberticide (fait de choix contraints) : un système pervers en somme dont l'enjeu est de générer une soumission volontaire, d'endiguer toute possibilité de révolte et donc de faire une société d'individus soumis, dociles, consentants et aliénés. Nous concluons en rappelant, non sans un certain cynisme, qu'il est toujours plus simple de gouverner des moutons que des gens libres. Cette analyse est d'autant plus vraie pour les mères, fortement victimes des injonctions paradoxales et des choix contraints. Mais allons plus loin.

DEUXIÈME ENTRAÎNE : LE QUOTIDIEN COMME ALIÉNATION SOCIALE

« Que faisons-nous de nos journées banales, interroge Henri Lefebvre ? L'enquête montrerait, semble-t-il,

qu'une journée banale prise socialement (examinée selon l'envers social de la banalité individuelle) n'a rien de banal. Dans une journée de travail ou de fête, chacun de nous entre en relations avec un certain nombre de "choses" sociales dont il ignore la nature, cependant qu'il entretient par sa participation active ; il est saisi dans un certain nombre de mécanismes, d'engrenages sociaux qu'il ignore¹³. » Ou encore de dispositifs comme dirait Foucault. Dès lors, le présent travail cherche à mettre en évidence les dispositifs et les formes d'aliénation sociale qui se jouent dans le quotidien des mères. Pour ce faire, il apparaît utile de permettre au lecteur de faire l'expérience sensible de ce quotidien particulier. C'est pourquoi, nous avons fait le choix de descriptifs phénoménologiques en y insérant des questionnements et des analyses. Bien évidemment, la répétition, au cœur même du quotidien, est une forme évidente qui nous est apparue inévitable. En cela, la lecture de cet ouvrage se veut aussi une expérience quasi charnelle faite de répétitions, une immersion dans l'ordinaire, dans la banalité, dans le sans-importance, le commun, le vulgaire, le moment, le non-événement tout comme l'événement.

Afin de percevoir ces « moments », nous pourrions reprendre par exemple les « catégories fondamentales du quotidien » telles qu'elles sont décrites par Jean-Marie Brohm : « Bien que l'idée de vie quotidienne reste imprécise dans sa définition, son contenu et ses manifestations, il est possible de l'inscrire dans une série de *déterminations duelles* ou de *couples d'opposés conceptuels* qui permettent de mieux appréhender sa complexité et sa pluralité : *le temps* (les dates, les périodes, les moments) *et l'espace* (les lieux, l'ici et ailleurs) ; *la vie privée* (la discrétion, la clandestinité, la double vie) *et la vie publique* (la célébrité, la révélation, la divulgation) ; *l'ordinaire*

(le régulier, le routinier, la répétition) et l'*extraordinaire* (l'événement, l'inattendu, l'inimaginable) ; la *loi* (le permis, la norme, le crime) et l'*interdit* (la transgression, le délit, le crime) ; la *guerre* (la discorde, la sédition, le conflit) et la *paix* (la fraternité, la réconciliation, l'amitié) ; la *transparence* (la visibilité) et l'*opacité* (l'invisibilité) ; le *diurne* (la lumière) et le *nocturne* (l'ombre) ; le *travail* (l'obligation) et l'*oisiveté* (le choix) ; la *liberté* (l'émancipation) et l'*oppression* (la tyrannie)¹⁴. » Toutefois, nous avons choisi de privilégier l'observation à partir de récits phénoménologiques en suivant le fil descriptif d'une journée. Nous tenterons aussi d'extraire les problématiques produites par le quotidien contemporain. Il n'est donc pas question de « penser » le quotidien dans sa globalité, comme objet abstrait et théorique – mais plutôt de l'appréhender dans une forme spécifique et singulière, profondément subjective.

Pour ce faire, nous avons mené une enquête auprès d'une vingtaine de personnes dans des contextes très différents : mères célibataires, mère en garde alternée, mais aussi mère en couple, mère en famille recomposée et enfin père en garde alternée et père célibataire. Cette aliénation quotidienne est-elle la même pour toutes les catégories sociales ? Nous avons également interrogé des catégories sociales et ethniques différentes, depuis les mères ouvrières aux mères cheffes d'entreprise en passant par les mères fonctionnaires ; de culture africaine, maghrébine, asiatique ou occidentale. Neuf récits viennent illustrer notre réflexion : ceux de huit femmes et un homme. Cet homme devient un père solo et rencontre des difficultés qui peuvent en partie se rapprocher des problématiques maternelles. Cela permet de souligner qu'un père engagé dans sa paternité peut endosser le rôle social de la mère. Cependant, nous n'avons aucunement l'intention de résumer la diversité

des expériences maternelles qui existent, pas plus que de réduire les formes infinies de maternité à quelques illustrations. Ce serait impossible. De même, il ne s'agit pas non plus d'insister sur le bonheur d'enfanter ou d'évoquer les joies liées à la maternité, que l'on sait évidentes. En revanche, le recueil de ces témoignages nous a permis de réécrire certains passages spécifiques de la vie ordinaire, dans leur banalité, afin de mettre en lumière les structures invisibles qui s'y jouent.

De plus, il est évident que le champ phénoménologique est nécessairement subjectif et qu'en aucun cas, il ne saurait résumer tout ce que le quotidien rassemble à la fois de différence et de mêmeté, dans ces seuls exemples – il s'agit au contraire de rappeler en quoi nous sommes dans un « *savoir situé** ». Notre but est précisément de saisir quelque chose de singulier dans ce

* Selon l'expression de Donna Haraway, « Situated Knowledge : The Science Question in Feminism as a site of Discourse on the Privilege of Patriarchal Perspective » *Feminist Studies*, 1988, p. 575-599. On trouve la traduction de cet article par Laurence Allard dans *Manifeste Cyborg*, Paris, Éditions Exils, 2007. Dans cet article Haraway réagit à la prétention d'objectivité des sciences traditionnelles, qui se présentent souvent comme universelles et détachées de toute subjectivité. Au contraire, les « savoirs situés » rappellent que toute connaissance est le résultat d'une position particulière, influencée par le contexte social, culturel, historique et même biologique de celle ou celui qui observe. Pour Haraway, la science vient toujours « de quelque part ». Elle estime qu'en tenant compte de ce lieu comme contexte du savoir nous parviendrions à des connaissances plus « éthiques » « qu'épistémologiques » (p. 113), plus inclusives et plus justes. En d'autres termes, Haraway dénonce grâce aux savoirs situés la complexité des relations de pouvoir dans la production du savoir et des discours dominants... de domination. Dans une perspective féminisme, cette notion est particulièrement importante car elle relativise l'objectivité traditionnelle et permet de redonner une place aux personnes historiquement marginalisées, comme les femmes ou encore les mères. « L'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. Ainsi seulement pourrons-nous répondre de ce que nous avons appris à voir. », p. 117.

qui semble être commun à tous. Et d'interroger cette singularité.

Or, pénétrée de la grande banalité de cette vie quotidienne depuis plus de dix ans, un constat s'est imposé : le quotidien est une guerre qui ne dit pas son nom, un chaos permanent, un lieu insupportable dans lequel personne ne vit vraiment. Nous fûmes surprise de constater en évoquant le sujet, en menant cette petite enquête, que nombre de personnes éprouvent les mêmes effrois mais que peu parlent, écrasées par ce chaos permanent : pourquoi personne ne se révolte contre l'insoutenable ? La révolte est-elle seulement possible ? Et comment sortir de ce (dys-)fonctionnement aliénant et chaotique tout en maintenant une vie décente et socialement viable ? Comment purger cette souffrance du quotidien ? Comment transformer nos quotidiens et par là même assurer une révolution sociale des mères ? Comment transformer notre société en profondeur pour que cesse cet écartèlement entre produire socialement et s'occuper de nos enfants ou encore entre création et procréation et, parvenir à rendre notre société plus juste ? Les femmes ont fait leur révolution, depuis les années 1950 à #MeToo : à quand une libération des mères ?

Pour le dire autrement, l'historienne spécialiste de la maternité, Yvonne Knibiehler, après avoir établi une vaste histoire de la maternité en Occident, en arrive à cette conclusion : « En vérité, depuis le milieu du xx^e siècle, trois facteurs invitent les mères occidentales à agir, en tant que mère, hors de leur foyer. (1) Elles partagent l'égalité parentale à égalité avec le père. (2) Citoyennes à part entière, disposant de tous les droits politiques, elles peuvent légiférer. (3) Libres de disposer de leurs corps, ce sont elles en dernier ressort qui décident de donner la vie. Ce dernier privilège

augmente beaucoup leur responsabilité : à “l’enfant désiré”, la mère *impose* de vivre ; elle lui doit donc le meilleur, non seulement au sein du cocon familial, mais aussi dans la cité, et même dans le vaste monde où il grandira. Le sujet mère se superpose au sujet femme. Concilier les intérêts de l’une et de l’autre, est-ce possible ? Tel est désormais leur problème majeur¹⁵. » Bien qu’on ne puisse qu’être d’accord avec cette interrogation, nous montrerons que, contrairement aux apparences, dans les faits il y a un fossé entre ce qui est présenté comme « possible » et ce qui est vraiment « réalisable ». Ainsi, en est-il par exemple d’une autre forme contemporaine du contrôle du corps des mères ou encore de la réalité de l’égalité parentale. Une chose est certaine : le quotidien contemporain génère de nouvelles formes d’aliénation.

TROISIÈME ENTRAIVE : LE QUOTIDIEN CONTEMPORAIN

« Le quotidien se définit comme l’ensemble des fonctionnalités qui lient et relient les systèmes en apparence distincts. Ainsi défini, le quotidien est un *produit*, le plus général dans cette époque où la production engendre la consommation, où la consommation est manipulée par ceux qui produisent : non pas les “travailleurs”, mais les gestionnaires et les propriétaires des moyens de production (la technique, les connaissances, les machines). Le quotidien est donc le plus général et le plus singulier, le plus social et le plus individuel, le plus évident et le mieux caché : stipulé dans la lisibilité des formes, prescrit par les fonctions, inscrit dans les structures, il constitue la plate-forme sur laquelle s’érige la société bureaucratique de consommation dirigée¹⁶. » Henri Lefebvre soulignait déjà, dans les années 1980, combien le quotidien est ce qui révèle le fonctionnement

de structures et de systèmes sociaux, tout en étant « le mieux caché ». Qu'en est-il aujourd'hui, en 2024, à l'heure de la virtualité et de l'accélération des injonctions d'efficacité et de rentabilité ? De réussite et de visibilité ? Qu'en est-il du quotidien des mères et des structures de domination qu'il révèle ?

En tentant de saisir quelque chose du quotidien actuel, nous poursuivrons également notre travail d'exploration de la société contemporaine, débuté avec *Je selfie donc je suis* (2016) jusqu'aux *Vies vides* (2023) en passant par la *Psychopathologie de la vie hypermoderne* (2018). Nous y expliquions en quoi la tentation d'un *repli* dans le virtuel est grande, précisément parce que les existences virtuelles peuvent s'absoudre de la dimension tragique, qui est inhérente à la vie quotidienne réelle. D'une certaine façon, cette idée se retrouve à l'état larvaire dans les derniers mots du troisième volume de la *Critique de la vie quotidienne* d'Henri Lefebvre : « Le quotidien, en raison de sa situation dans la pratique sociale actuelle, fonctionne comme le non-tragique par excellence, comme l'anti-tragique. La réversibilité apparente du temps quotidien [...] établit une sorte de rempart contre l'angoisse. Les objets s'accumulent comme une forteresse laborieusement échafaudée au cours des siècles mais surtout dans les temps dits modernes, contre la mort et la conscience de la fin¹⁷. » Lefebvre propose une dialectique entre le tragique et le quotidien. En ce qui nous concerne, nous entamerons une dialectique entre le chaos et le quotidien, insistant ainsi sur « l'évidement » du sujet si cher aux *Vies vides* ; tout en montrant que ce n'est qu'à l'issue de cette dialectique chaotique que la révolution pourra advenir. Derrière ce travail qui part du sujet et sous registre d'une phénoménologie du quotidien, se trouve un combat politique qui embrasse et poursuit

la critique amorcée par Henri Lefebvre. Il sera donc question d'interroger l'émergence d'un quotidien inédit fait de rites, de rythmes, d'habitudes, produits par la technologie numérique.

Pour mener à bien cette analyse, nous perpétuerons le travail d'auteurs qui ont abordé de front la question du quotidien¹⁸ comme Erving Goffman et sa *Mise en scène de la vie quotidienne* (1956 et 1971) ; Michel de Certeau et son *Invention du quotidien* (1980) ou encore Maurice Blanchot dans *L'Entretien infini* (1969). Certains s'inscrivent dans le courant *situationniste* qui prône la création de « situations », c'est-à-dire d'expériences de vie spontanées et authentiques en vue de briser la routine et l'aliénation. Les situationnistes démontrent que ces situations, paradoxalement, révèlent aussi la beauté et le potentiel de la vie quotidienne. Pour Lefebvre, le pouvoir révolutionnaire et transformateur du quotidien, notamment par la création de « moments », est indéniable : *c'est en transformant le quotidien qu'on pourra transformer la société*. Bien que ces auteurs aient des approches différentes, c'est donc surtout avec l'imposant travail d'Henri Lefebvre que nous poursuivrons notre dialogue. Ce dernier inscrit sa réflexion dans une perspective humaniste du système marxiste¹⁹. La critique de la vie quotidienne, pour Henri Lefebvre, témoigne d'une vision du monde contemporain envisagé comme une « totalité déchirée ». Forte de ce constat, c'est aussi dans cette perspective sociale et politique que nous souhaitons penser le contemporain du quotidien des mères, faisant de nos journées une « totalité déchirée ». Lefebvre estimait que l'État était un instrument de domination des classes. Pour notre part, nous considérons que c'est le système patriarcal qui agit comme un instrument de domination sur les mères.

De plus, Lefebvre a souhaité « transformer le concept de “révolution”²⁰ » et de même, nous souhaitons que cet ouvrage puisse susciter un véritable sentiment de révolte dans notre manière de construire et de survivre au quotidien et ce, par l’effet de la *beauté et du tragique de l’œuvre* : « La tragédie comme œuvre réunit ces aspects ; elle tente à la fois de métamorphoser le quotidien par la poésie et de vaincre la mort par la résurrection du personnage tragique²¹. »

Par conséquent, nous nous pencherons d’abord sur le quotidien comme producteur d’un temps social ; ensuite nous parlerons de la question du « nécessaire » – là où on ne peut faire autrement que de *faire*. Il s’agira d’interroger la puissance de la « vie matérielle ». Puis, comme l’explique Henri Lefebvre, le quotidien produit un langage. Or, c’est désormais l’absence de langage et le règne du silence quotidien que nous aborderons. Bien évidemment s’ensuivra la notion de « lieu » ou d’espace. Là encore, nous réfléchirons sur la disparition du lieu dans la société numérique et nous montrerons en quoi le quotidien s’incarne en un lieu spécifique, celui de la solitude. Poursuivant les effets de la société de l’image, il sera alors temps d’interroger l’impact de la virtualité quotidienne et ses conséquences sociales, politiques et subjectives dans la vie ordinaire, établissant un nouvel ordre quotidien où le « corps » du sujet s’absente – de la fatigue à la sexualité jusqu’à la ménopause. Enfin, nous analyserons les impacts psychiques en déployant une sorte de psychopathologie de la vie quotidienne des mères : angoisse, sentiment de vide, perte d’identité, dépression maternelle, charge mentale... À ce stade, un constat s’est imposé : la domination et la soumission des mères. Mais alors, quel intérêt la société aurait-elle de maintenir les mères sous emprise ? Quel intérêt et pour qui entretenir une *peur* jusqu’à la *haine* des mères ?

QUATRIÈME ENTRAVE : LES MÈRES DANS LA SOCIÉTÉ

Le principe de subjectivation suppose des formes d'aliénation, d'*assujettissement* (c'est-à-dire de soumission à des dispositifs de pouvoir, à un système) qui désubjectivise le sujet. Michel Foucault a beaucoup travaillé à dénoncer les pratiques de subjectivation²² où des discours façonnent les individus en leur imposant des normes de comportement tout en leur offrant la possibilité – telle une lumière dans la nuit – de résister ou de se réinventer. *La subjectivation est donc ce qui produit des identités influencées par des mécanismes sociaux, politiques et culturels.*

Or, ces mécanismes de subjectivation sont à l'œuvre depuis des siècles pour édifier, pour façonner l'identité « femme » comme l'a très bien dénoncé Simone de Beauvoir qui rappelle comment « l'Autre » est une catégorie subordonnée, définie en fonction de l'homme, lui seul perçu comme le « Je » (sujet) universel. Cette condition de subordination a imposé aux femmes une situation où leur subjectivité (par les processus de subjectivation) a été écrasée ou limitée par des normes sociales dominantes (masculines, patriarcales). Ce processus de subjectivation a collé sur le dos des femmes des rôles, des places, des silences, des formes de soumission et des mécanismes d'aliénation féroces, qui les ont empêchées d'accéder à leur propre subjectivité.

Insistons bien : il n'existe pas une *essence* femme ou du féminin (pas plus qu'il existe une essence « mère ») mais seulement des *sujets*, tous uniques, originaux, indépendants. En revanche, de siècle en siècle, s'est constituée une « étiquette » femme (principe de subjectivation) inscrite et maintenue dans un « sous-rôle » social. Ce processus de subjectivation (qui en passe par le fait de désubjectiviser le sujet, de l'évider de ce qu'il est singulièrement) est une forme de conditionnement social

à l'œuvre depuis des siècles, qu'on appelle le patriarcat (système social et culturel dans lequel les hommes détiennent le pouvoir et l'autorité). C'est un fait établi, Simone de Beauvoir l'a longuement démontré : la subjectivité des femmes a été en partie confisquée, parce qu'elles ont été éduquées et conditionnées – à faire le ménage, à reprendre les chaussettes, à faire la cuisine, à laver le cul des enfants et les chemises des hommes – pour servir les besoins et les désirs des hommes au lieu de faire appel à leur propre subjectivité faite de désirs, de libre arbitre, de corps propres. Au fond, ce qu'on appelle « la libération des femmes » rendue possible par tant de courants féministes, n'est-ce pas précisément la reconquête de cette subjectivité confisquée ? Certes. Nous savons cela depuis au moins les années 1950²³. Mais qu'en est-il pour la « mère » dont l'identité est créée de toutes pièces par une société qui soumet les femmes au nom de leur amour ? Qu'en est-il de ces mécanismes de subjectivation à l'œuvre, non seulement pour les femmes, mais plus encore pour les « femmes-mères » ? Pas un mot sur la condition féministe de la mère dans *Le Deuxième Sexe* de Beauvoir qui a fait le choix de ne pas avoir d'enfant au point de faire de la maternité l'effet d'un symptôme du patriarcat²⁴. La société a assigné aux femmes, leur a intimé l'ordre, de procréer²⁵ comme si le rôle premier de la femme* était de faire des enfants. Partant de ce constat, Simone de Beauvoir rejette la maternité entendue comme la fonction sociale de la femme – maternité qui accentue les mécanismes d'assujettissement et de soumission –

* En 2024, dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, une femme est définie comme « un être humain défini par ses caractères sexuels, qui lui permettent de concevoir et mettre au monde un enfant ». La femme est donc assignée au rôle maternel. Un « homme » en revanche, désigne « l'espèce humaine en général (le plus souvent au singulier) ». Sans commentaire.

et a donc préféré créer sans procréer. Beauvoir libère la femme du joug patriarcal, et dénonce en même temps la maternité comme assignation de la femme à une fonction biologique. La rupture entre la mère et la femme est consentie. C'est le début d'une révolution. Mais va-t-elle jusqu'au bout ? En libérant la femme, libère-t-elle pour autant la mère ? Que fait-elle du choix maternel qui est, encore et toujours, soumis à des processus de subjectivation, d'assujettissement et d'aliénation ?

Aujourd'hui les choses ne sont plus les mêmes qu'à l'époque de Beauvoir ou de nos grands-mères. Nos grands-mères ne savaient pas comment *ne pas faire d'enfant* (la pilule n'existait pas, avorter était un crime) ; nous, nous ne savons plus *comment faire un enfant* (dislocation des familles, études et travail tardifs, difficultés ou absence d'envie de faire un couple, procréation à un âge avancé...). En l'espace de deux générations, le rapport à la maternité s'est complètement inversé et ce, de façon inédite. Désormais, faire un enfant relève du désir, d'une expression de la liberté des femmes. La maternité n'est plus imposée* mais elle est l'expression d'un choix d'une femme qui veut devenir mère *ou pas*. Dès lors, ne peut-on pas envisager la maternité non plus comme l'effet d'une contrainte et d'un devoir (la femme *doit* faire des enfants), mais comme l'expression d'une liberté subjective (la femme *veut* faire un enfant) ? Or c'est là que se trouve tout le problème, ce choix est-il réellement possible ? Jusqu'à quel point ce choix est-il libre ? Quels sont les mécanismes de subjectivation *toujours* à l'œuvre dont la mère n'a pas été libérée ? Qu'est-ce qui se joue dans les discours sociaux et politiques, effets de dominations toujours patriar-

* Cette position n'est malheureusement pas vraie sur toute la planète. Dans de nombreuses aires géographiques et culturelles, la maternité reste « imposée ».

cales, qui soumettent et maintiennent tant et plus la mère sous l'eau ? À quand une *libération* des mères ? Redonnons la parole aux mères et brisons le silence maternel. Accordons une place « décente » aux mères. « Une mère ? » Justement, *qu'est-ce qu'une mère ?*

« Un être humain défini par ses caractères sexuels, qui lui permettent de concevoir et de mettre au monde des enfants²⁶. » Voici la définition de « la mère » en 2000 dans le dictionnaire de l'Académie, après qu'on l'eût définie au XVII^e siècle comme « une femme qui a mis un enfant au monde ». La définition de ce qu'est une « mère » ne cesse d'évoluer à travers l'histoire révélant que, ce qui semble être l'expérience la plus intime, la plus personnelle qui soit, a toujours été du registre social et politique depuis le contrôle de la natalité (et donc de la sexualité et donc du corps) jusqu'au taux de mortalité infantile. La société veille (et surtout *surveille*) les mères de près. Comment renverser cet état de fait ?

Telle sera l'ultime proposition de ce livre : transformer le chaos quotidien en beauté par l'effet de l'œuvre en suggérant une nouvelle théorie de la sublimation. Une *belle* manière de survivre au quotidien chaotique. Poursuivant l'œuvre du *féminisme maternel*, une autre proposition sera celle de penser une *subjectivité du maternel* : le *maternisme*, capable de donner une autre place à la maternité dans le champ social, de redonner un visage de *sujet* à des individus effacés. Pour ce faire, nous dénoncerons cette *matrophobie* qui perdure de siècle en siècle et que rien ne semble freiner. C'est donc l'aboutissement d'une révolution qui a commencé il y a au moins quatre-vingts ans que propose ce livre, en dénonçant des pratiques hors d'âge qui aujourd'hui ne tiennent plus : l'avenir est à ce prix.